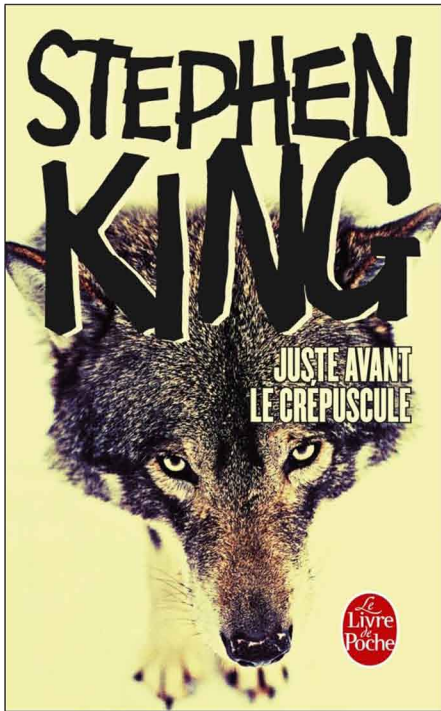


# le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Juste avant le crépuscule

*Stephen King*



*Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.*

## Introduction

Un beau jour de 1972, rentrant à la maison après le travail, je trouvai ma femme assise à la table de la cuisine devant un sécateur. Elle souriait, ce qui me laissa supposer que les ennuis qui m'attendaient n'étaient pas trop graves ; par ailleurs, elle me demanda mon portefeuille. Ce qui me plaisait moins.

Je le lui tendis tout de même. Elle en sortit ma carte de crédit Texaco – à l'époque, les jeunes mariés en recevaient une sans même l'avoir demandée – et entreprit de la couper en trois morceaux. Comme je protestais, lui faisant remarquer que la carte était bien pratique, et que nous arrivions même à boucler nos fins de mois (avec des fois quelques sous en plus), elle secoua la tête et me déclara que les intérêts représentaient plus que ce que pouvait supporter notre budget dont l'équilibre était précaire.

« Autant ne pas nous soumettre à la tentation, dit-elle. J'ai déjà coupé la mienne. »

Et la question fut réglée. Nous n'eûmes de carte de crédit ni l'un ni l'autre pendant les deux années suivantes.

Elle avait eu raison de le faire et le geste avait été intelligent car, à l'époque, nous avions à peine plus de vingt ans et deux enfants en bas âge ; financièrement, nous arrivions tout juste à nous tenir la tête hors de l'eau. J'enseignais l'anglais au lycée et travaillais, pendant les congés d'été, dans une blanchisserie industrielle ; je lavais les draps des motels et livrais de temps en temps le linge, en camion, dans ces mêmes motels. Tabby s'occupait des enfants dans la journée, profitant de leur sieste pour écrire des poèmes, et partait bosser huit heures au Dunkin' Donuts lorsque je revenais du lycée. Nos revenus combinés permettaient de payer le loyer, d'acheter l'épicerie et les couches de notre petit dernier, mais pas d'avoir le téléphone ; le téléphone avait subi le même sort que la carte Texaco. La tentation était trop forte d'appeler quelqu'un habitant à l'autre bout du pays. Il nous restait cependant assez d'argent pour acheter un livre de temps en temps – ni elle ni moi ne pouvions vivre sans livres – et assouvir mes mauvaises habitudes (cigarettes et bière) mais sinon, pas grand-chose. En tout cas, pas assez pour se payer le luxe d'avoir sur soi ce rectangle de plastique si pratique et en fin de compte si dangereux.

Ce qui restait allait en général en frais de réparation de la voiture, en honoraires de médecin, ou servait à acheter ce que Tabby appelait « les conneries pour les gosses » : des jouets, un parc pour bébé d'occasion et quelques-uns des livres terrifiants de Richard Scarry. Ce petit plus provenait en général des nouvelles que j'arrivais à placer dans des revues masculines comme *Cavalier*, *Dude* et *Adam*. À cette

époque, il n'était pas question de littérature et toute discussion sur la pérennité de mes œuvres aurait été un luxe aussi superflu que la carte Texaco. Mes histoires, quand je les vendais (c'est-à-dire pas toujours), étaient un petit apport d'argent frais bienvenu, c'est tout. Des *piñatas* que je réussissais à atteindre avec mon imagination et non avec un bâton, comme le font les enfants mexicains. Quand j'arrivais à en caser une, au lieu de friandises, c'était quelques centaines de dollars qui pleuvaient sur nous. D'autres fois, rien.

Heureusement pour moi – et croyez-moi si je vous dis que j'ai eu une vie extrêmement heureuse, à plus d'un titre –, mon travail était aussi mon plaisir. Je m'éclatais comme un fou à écrire ces histoires, je prenais mon pied. Elles débarquaient les unes après les autres, comme les morceaux de la station radio de rock toujours branchée dans le bureau-lingerie où je les écrivais.

Je les rédigeais à toute allure, y revenant rarement après les avoir relues, et il ne m'est jamais venu à l'esprit de me demander d'où je les sortais, ni en quoi la structure d'une nouvelle diffère de celle d'un roman, ni comment on gère la question du développement d'un personnage, du contexte, du cadre temporel. Je fonçais dans l'air, assis sur le seul fond de mon pantalon, carburant à l'intuition et à la confiance en soi – une confiance en soi de gosse. Seul m'intéressait le fait qu'elles venaient. Et c'était tout ce qui importait. Il ne m'est en tout cas jamais venu à l'esprit qu'écrire des nouvelles était un art délicat, un art que l'on risque d'oublier si on ne le pratique pas en permanence ou presque. Il ne me paraissait

pas délicat. La plupart des histoires me faisaient l'effet de bulldozers.

Rares sont les auteurs américains de best-sellers qui s'adonnent à la nouvelle. Je doute que ce soit une question d'argent ; les écrivains qui réussissent financièrement n'ont pas à s'en soucier. Il est possible que lorsque l'univers du romancier à plein temps tombe en dessous d'une centaine de pages, s'installe une sorte de claustrophobie créative. Ou peut-être est-ce simplement le coup de main pour la miniaturisation qui se perd en route. Bien des choses, dans la vie, sont comme rouler à bicyclette, mais l'écriture de nouvelles n'en fait pas partie. On peut *oublier* comment il faut s'y prendre.

Au cours de la fin des années quatre-vingt et de la décennie suivante, j'ai produit de moins en moins d'histoires ; mais celles que j'écrivais étaient de plus en plus longues (deux ou trois le sont plus que ce recueil). Pas de problème. Mais j'avais des idées de nouvelles qui restaient en plan parce que j'étais plongé dans un roman à terminer et ça, c'était un problème. J'entendais ces idées me trottant au fond la tête, gémissant qu'elles voulaient être écrites. Certaines le furent, en fin de compte ; d'autres, j'ai la tristesse de le dire, moururent et se dispersèrent comme poussière dans le vent.

Le pire est qu'il y avait des histoires que je ne savais pas comment écrire. Déprimant. Certes, j'aurais pu les écrire dans l'ambiance de mon bureau-lingerie, sur la petite Olivetti portable de Tabby ; mais maintenant que j'étais beaucoup plus âgé, avec un savoir-faire bien supérieur et des outils

– le McIntosh sur lequel j’écris ceci, par exemple – bien plus perfectionnés, ces histoires m’échappaient. Je me rappelle en avoir ainsi gâché une et avoir pensé à un fabricant d’épées vieillissant devant une fine lame de Tolède se disant : « J’ai su autrefois comment fabriquer ces trucs-là. »

Puis un jour, il y a trois ou quatre ans, j’ai reçu une lettre de Katrina Kenison, éditrice de la série annuelle *Best American Short Stories*<sup>1</sup>. Ms Kenison me demandait si je n’aimerais pas assurer la direction littéraire du volume de l’année 2006. Je n’ai pas eu besoin de dormir sur sa proposition, ni même d’y réfléchir pendant une petite marche. J’ai répondu oui sur-le-champ. Pour toutes sortes de raisons, dont quelques-unes altruistes, mais ce serait un mensonge éhonté d’affirmer que mon intérêt personnel n’était pas en jeu. Je me disais qu’en lisant beaucoup de nouvelles, en m’immergeant dans ce qu’avaient à offrir, dans ce domaine, les meilleures revues littéraires américaines, je retrouverais peut-être la facilité qui m’avait fui. Non pas que j’eusse besoin des chèques – modestes, mais fort appréciés des débutants – pour acheter un nouveau pot d’échappement à ma voiture d’occasion ou un cadeau d’anniversaire à ma femme, mais parce qu’échanger ma capacité d’écrire des nouvelles contre un plein portefeuille de cartes de crédit me paraissait un marché de dupes.

J’ai lu des centaines de nouvelles pendant mon année d’éditeur invité, mais je ne parlerai pas de cela.

---

1. *Les Meilleures Nouvelles américaines.* (Toutes les notes sont du traducteur.)

Si la chose vous intéresse, offrez-vous le bouquin et lisez l'introduction – et vous aurez droit en plus à vingt histoires aux petits oignons, ce qui n'est pas un supplice trop pénible. L'important, relativement aux nouvelles de ce recueil-ci, est que j'avais retrouvé mon excitation d'antan et que je me suis remis à écrire des histoires dans mon ancienne manière. C'était ce que j'avais espéré, n'osant cependant pas trop y croire. La première de ces nouvelles nouvelles est *Willa*, par laquelle commence le recueil.

Sont-elles bonnes ? Je l'espère. Vous aideront-elles à supporter la monotonie d'un voyage en avion ou en voiture (si vous les écoutez en version audio) ? Je l'espère vivement car, quand ça marche, c'est comme si on était sous le coup d'un charme magique.

J'ai adoré les écrire, c'est une certitude. Et j'espère que vous aurez plaisir à les lire, bien entendu. J'espère qu'elles vous transporteront. Et tant que je saurai comment m'y prendre, je continuerai.

Maintenant, il est temps pour moi de dégager la piste. Mais avant, je tiens à vous remercier d'être venu faire un tour. Continuerai-je à faire ce que je fais, dans le cas contraire ? Oui, certainement. Parce que cela me rend heureux de voir les mots se mettre en place, les images naître, les personnages inventés faire des choses qui me ravissent. Mais c'est encore mieux avec toi, Fidèle Lecteur.

Toujours mieux.

Sarasota, Floride  
25 février 2008

## Willa

Tu ne vois pas ce que tu as sous le nez, disait-elle, mais parfois, si, il le voyait. Sans doute ces manifestations de mépris n'étaient-elles pas totalement injustifiées, mais il n'était pas complètement aveugle, non plus. Et tandis que ce qui restait du coucher de soleil tournait à un orangé plein d'amertume sur la chaîne de Wind River, David parcourut la gare des yeux et se rendit compte que Willa était partie. Il se dit qu'il n'en était pas sûr, mais c'était seulement sa tête : son estomac noué le savait, lui.

Il alla trouver Lander, qui l'aimait bien. Qui disait de Willa qu'elle était gonflée quand elle râlait que l'Amtrak n'était qu'un tas de merde de les laisser en rade comme ça. Mais la plupart des autres ne se souciaient pas d'elle, laissés en rade ou non par la société de chemin de fer.

« Ça pue le biscuit mouillé ici ! » lui cria Helen Palmer lorsque David passa à côté d'elle. Elle avait fini par reconquérir le banc du coin, comme elle finissait toujours par le faire. La mère Rhinehart s'occupait d'elle pour le moment – son mari pouvait respirer un peu – et elle sourit à David.



« Vous avez vu Willa ? » demanda-t-il.

La mère Rhinehart secoua la tête sans cesser de sourire.

« On aura du poisson au dîner ! » clama Mrs Palmer d'un ton furieux. Un nœud de veines bleues battait au creux de sa tempe. Quelques personnes tournèrent la tête. « Ça commence par un truc et ça continue par un autre !

— Assez, Helen », dit la mère Rhinehart.

Son prénom était peut-être bien Sally, mais David avait l'impression qu'il s'en serait souvenu ; les Sally étaient rares, de nos jours. Aujourd'hui, le monde appartenait aux Amber, Ashley, Tiffany. Willa était aussi une espèce en voie d'extinction et, rien que d'y penser, son estomac se noua encore plus.

« Comme des biscuits ! cracha Helen. Ces saletés de vieux biscuits dans les camps ! »

Henry Lander était assis sur le banc situé sous l'horloge. Un bras passé autour des épaules de sa femme. Il leva les yeux et secoua la tête avant même que David ait eu le temps de poser la question. « Elle n'est pas là. Désolé. Partie en ville, si t'as un peu de chance. Partie pour de bon, sinon. » Il leva un pouce à la manière d'un auto-stoppeur.

David ne croyait pas sa fiancée capable de partir toute seule en stop vers l'Ouest – l'idée était trop dingue – mais il croyait par contre qu'elle n'était pas là. Il l'avait su même avant de compter les têtes, en fait, et un bout de phrase sorti d'un vieux bouquin ou d'un poème sur l'hiver lui revint à

l'esprit : « Un cri d'absence, l'absence dans le cœur<sup>1</sup> ».

La gare était un étroit goulet en bois. Sur toute sa longueur, les gens erraient sans but ou restaient simplement assis sur les bancs, dans l'éclairage des néons. Ceux qui étaient assis se tenaient les épaules voûtées de cette manière particulière qu'on ne voit que dans de tels lieux, des lieux où les gens attendent, quand quelque chose est allé de travers, que le voyage puisse reprendre. Peu de personnes venaient exprès dans des bleds comme Crowheart Spring, Wyoming.

« Va pas lui courir après, David, lui dit Ruth Lander. Il commence à faire noir et y'a plein de bêtes, là-dehors. Et pas que des coyotes. Le boiteux qui vend des livres dit qu'il a vu deux loups de l'autre côté des voies, vers le dépôt des trains de marchandises.

— Biggers, dit David. Il s'appelle Biggers.

— Qu'il s'appelle comme ça ou Jack l'Étrangleur, je m'en fiche. Le fait est que tu n'es plus au Kansas, David.

— Mais si elle est allée...

— Elle y est allée pendant qu'il faisait encore jour », intervint Henry Lander, comme si la lumière du jour pouvait empêcher un loup (ou un ours) d'attaquer une femme seule.

Pour ce qu'en savait David, c'était possible. Il travaillait dans les investissements bancaires et n'était pas spécialiste en faune sauvage. Et il débu-

---

1. John Crowe Ransom, « Winter remembered ».

tait en matière d'investissements bancaires, de toute façon.

« Si le train de remplacement arrive et qu'elle n'est pas là, elle va le manquer. » Il ne paraissait pas capable de leur mettre une idée aussi simple dans la tête. *Ça ne percutait pas*, pour reprendre l'expression à la mode dans son bureau de Chicago.

Henry souleva un sourcil. « Et tu crois que ça va arranger les choses, que vous le manquiez tous les deux ? »

S'ils le manquaient tous les deux, soit ils prendraient le car, soit ils attendraient ensemble le train suivant. Ruth et Henry Lander devaient pouvoir comprendre ça, non ? Ou peut-être pas. Ce que David voyait avant tout quand il regardait le couple – ce qui était juste sous son nez – était cette fatigue particulière des gens coincés temporairement dans l'Ouest sauvage. Et qui d'autre se souciait de Willa ? Si elle disparaissait derrière l'horizon, qui d'autre que David Sanderson y penserait, ne serait-ce qu'une seconde ? Il y en avait même qui la détestaient ouvertement. Cette salope d'Ursula Davis lui avait dit que la mère de Willa aurait mieux fait de baptiser sa fille Chipie.

« Je vais aller la chercher en ville », dit David.

Henry soupira : « C'est de la folie, fiston.

— On ne pourra pas se marier à San Francisco si elle reste à Crowheart Springs », répondit David, s'efforçant d'avoir l'air de plaisanter.

Dudley passait à côté. David ignorait si *Dudley* était son prénom ou son nom de famille ; il savait seulement que l'homme était cadre supérieur dans

le bureau des fournitures de Staples et qu'il s'était rendu à Missoula pour une réunion des agents régionaux. D'ordinaire silencieux, l'éclat de rire, style braiment d'âne, qu'il lança aux ombres grandissantes fut plus qu'une surprise – un choc. « Si jamais un train vient et que vous le manquez, dit-il, vous avez toujours la solution de vous dégotter un juge de paix quelque part et de vous marier sur place. Quand vous retournerez dans l'Est, vous pourrez raconter à vos amis que vous avez eu un mariage dans le plus pur style Far West. Ya-hoo, collègue !

— Ne faites pas ça, dit Henry. Nous n'allons pas rester ici bien longtemps.

— Vous voudriez que je la laisse ? C'est du délire. »

Il s'éloigna sans attendre la réponse des Lander. Georgia Andreeson était assise sur un autre banc, non loin, et regardait sa fille gambader et virevolter sur le sol aux carreaux sales dans sa robe rouge de voyage. La petite Pammy ne paraissait jamais fatiguée. David essaya de se rappeler s'il l'avait vue dormir depuis que le train avait déraillé, à l'aiguillage de Wind River, et qu'ils avaient atterri ici comme autant de paquets au bureau des objets trouvés. Une fois, peut-être, la tête posée sur les genoux de sa mère. Mais il pouvait s'agir d'un faux souvenir, fabriqué à partir de l'idée qu'une gamine de cinq ans est supposée dormir beaucoup.

Pammy sautillait d'un carreau à l'autre, l'espièglerie incarnée, utilisant apparemment le motif du dallage comme une marelle géante. Sa robe rouge

dansait autour de ses genoux rondouillards. « Je connais un garçon, il s'appelle Manu », chantait-elle sur une seule note monotone, à pleins poumons. David en avait mal dans ses plombages. « Il s'est pris les pieds, il est tombé sur son tutu. Je connais un garçon, il s'appelle David, il s'est pris les pieds, il est tombé sur son bavid. » Elle pouffa et montra David.

« Arrête, Pammy », dit Georgia Andreeson.

Elle sourit à David et repoussa les cheveux qui retombaient sur son visage. Il trouva le geste épuisé au-delà de tout et se dit que la route allait être fichtrement longue pour elle avec Pammy la survoltée, d'autant qu'il n'y avait pas trace d'un Mr Andreeson.

« Avez-vous vu Willa ? demanda-t-il.

— Partie », répondit Mrs Andreeson avec un geste vers la porte au-dessus de laquelle on lisait : NAVETTES, TAXIS – APPEL GRATUIT POUR RÉSERVER VOTRE CHAMBRE.

Et voici que Biggers arrivait vers lui en traînant la patte. « J'éviterais d'aller trop loin, sauf si j'étais équipé d'un gros calibre. Il y a des loups. Je les ai vus.

— Je connais une fille, elle s'appelle Willa, chantonna Pammy. Elle avait mal à la tête, elle a pris une pilula. »

Sur quoi elle se laissa tomber par terre, riant à gorge déployée.

Biggers, le VRP, n'avait pas attendu de réponse et était reparti parcourir, de son pas traînant, toute la longueur de la gare. Son ombre s'allongea et se

raccourcit dans la lumière des néons du plafond, puis s'allongea à nouveau.

Phil Palmer était adossé à la porte au-dessus de laquelle il y avait le panneau pour la navette et les taxis. Agent d'assurances à la retraite, lui et sa femme étaient en route pour Portland. Ils avaient prévu de séjourner chez leur fils aîné et l'épouse de celui-ci pendant un certain temps, mais Palmer avait confié à David et Willa que sa femme, Helen, ne reviendrait probablement jamais dans l'Est. Elle était atteinte d'Alzheimer et avait un cancer. Un beau doublé, avait commenté Willa. Quand David lui avait fait remarquer que c'était un peu cruel, Willa l'avait regardé, avait failli dire quelque chose, mais s'était contentée de secouer la tête.

Palmer, comme toujours, lui demanda : « Hé, ma biche, t'aurais pas une cibiche ? »

À quoi David répondit, comme il le faisait lui aussi toujours : « Je ne fume pas, Mr Palmer.

— Juste pour te tester, gamin. »

David passa sur le quai en béton, là où les passagers descendus du train attendaient la navette pour Crowheart Springs et Palmer fronça les sourcils. « C'est pas une bonne idée, mon jeune ami. »

Il y eut – il s'agissait peut-être d'un gros chien, mais probablement pas – un hurlement en provenance de l'autre côté de la gare, là où les buissons s'aventuraient presque jusqu'aux voies. Une seconde voix se mêla à la première, dans une sorte d'harmonie. Elles allèrent ensemble en diminuant.

« Tu vois ce que je veux dire, mon coco ? » Et Palmer sourit comme si c'était lui qui avait pro-

voqué ces hurlements, juste pour prouver ce qu'il avait dit.

David se tourna, son léger veston flottant autour de lui dans la forte brise, et descendit les marches. Il avança vite pour ne pas changer d'avis, mais seul le premier pas fut vraiment difficile. Après cela, il ne pensa plus qu'à Willa.

« David ! » lança alors Palmer. Mais il ne rigolait plus, ne plaisantait plus. « N'y va pas.

— Et pourquoi pas ? Elle y est bien allée, elle. Sans compter que les loups sont par-là, dit-il en tendant le pouce au-dessus de son épaule. Si ce sont bien des loups.

— Évidemment, que ce sont des loups. Et d'accord, ils ne vont probablement pas t'attaquer – ça m'étonnerait qu'ils aient faim à cette époque de l'année. Mais rien ne vous oblige à passer encore je ne sais combien de temps dans ce trou perdu juste parce que la ville et ses lumières lui manquent.

— Tu parais ne pas comprendre. C'est ma nana.

— Je vais te dire la vérité, mon ami, et elle ne sera pas agréable : si elle se considérait comme ta nana, elle n'aurait pas fait ce qu'elle a fait. Qu'est-ce que tu crois ? »

David resta tout d'abord sans réagir, car il ne savait trop que penser. Peut-être parce qu'il était incapable de voir ce qu'il avait sous le nez. C'était ce que lui avait dit Willa. Finalement, il se tourna et regarda Phil Palmer, adossé au chambranle au-dessus de lui. « Je crois qu'on ne laisse pas sa fian-

cée en rade au milieu de nulle part. Voilà ce que je crois. »

Palmer soupira. « J'espère presque qu'un de ces cons de loups aura l'idée de mordre tes fesses citadines. Ça te rendrait un peu plus intelligent. La petite Willa Stuart se fiche de tout le monde sauf d'elle-même, ce que tout le monde voit sauf toi.

— Si je trouve un magasin ouvert, tu veux que je te rapporte des cigarettes ?

— Et pourquoi pas, bordel ? »

Puis, alors que David traversait le secteur où était peint, sur cette portion déserte et sans trottoir de la rue, STATIONNEMENT INTERDIT. RÉSERVÉ AUX TAXIS, Palmer l'appela encore.

David se détourna.

« La navette ne reviendra pas avant demain et la ville est à cinq kilomètres. C'est ce qu'ils disent, sur le mur derrière le guichet d'information. Dix kilomètres, aller-retour. À pied. Au moins deux heures, sans compter le temps qu'il te faudra pour la retrouver. »

David leva une main pour montrer qu'il avait compris, mais continua de marcher. Le vent qui arrivait des montagnes était froid, mais il aimait la manière dont il faisait onduler ses vêtements et coiffait ses cheveux en arrière. Au début, il regardait à droite et à gauche de la route, cherchant des loups ; n'en voyant aucun, ses pensées retournèrent à Willa. Et en vérité, il n'avait pas pensé à grand-chose d'autre depuis la deuxième ou troisième fois qu'il avait été avec elle.



La ville et les lumières avaient commencé à lui manquer, Palmer avait très probablement raison sur ce point, mais David ne croyait pas qu'elle ne se souciait de personne d'autre qu'elle-même. La vérité était qu'elle en avait sa claque d'attendre en compagnie d'un tas de vieux machins qui n'arrêtaient pas de geindre qu'ils allaient être en retard pour ceci ou cela. Le mirifique patelin, là-bas, devait être un vrai trou mais, dans l'esprit de Willa, il avait dû être synonyme de divertissement et cela avait eu plus de poids que la vague perspective que l'Amtrak envoie un train spécial pour les récupérer pendant qu'elle n'était pas là.

Et où, exactement, irait-elle chercher la distraction ?

Sûr et certain qu'il ne devait rien y avoir qui ressemble de près ou de loin à une boîte de nuit à Crowheart Springs, où la gare n'était qu'une espèce de hangar tout en longueur avec WYOMING – L'ÉTAT DE L'ÉGALITÉ peint en rouge, blanc et bleu sur le côté. Pas de boîte de nuit, pas de boîte disco, mais il devait forcément y avoir des bars et elle avait dû se rabattre sur l'un d'eux, se disait-il. Faute de grives, on mange des merles.

La nuit tomba et les constellations se déroulèrent d'est en ouest comme un tapis étoilé. Une moitié de lune s'éleva entre deux pics et parut y demeurer, jetant une lumière de chambre d'hôpital sur le bout de route et les terres vides qui le bordaient. Le vent sifflait dans les chêneaux de la gare, mais ici, il produisait un étrange bourdonnement ouvert qui n'était pas tout à fait une vibration. Il lui faisait

penser à la manière dont Pammy Andreeson chantonait en sautillant sur le carrelage.

Il avança, guettant le bruit d'un train arrivant derrière lui. Mais ce n'est pas ce qu'il entendit ; ce qu'il entendit, pendant les quelques instants où le vent tomba fut des *clic-clic-clic* parfaitement clairs. Il se tourna et vit un loup à une vingtaine de pas derrière lui, sur la bande blanche intermittente au milieu de la Route 26. Il faisait presque la taille d'un veau et sa fourrure, aussi hirsute qu'une chapka de trappeur, avait un éclat noir sous la lumière des étoiles ; ses yeux étaient d'un jaune de vieille pisse. Il vit que David le regardait et s'arrêta. Sa gueule s'ouvrit, souriante, et il se mit à haleter comme un petit moteur.

Il n'eut pas le temps d'avoir peur. Il fit un pas vers l'animal, frappa dans ses mains et cria : « Fiche le camp d'ici ! Va-t'en tout de suite ! »

Le loup fit un brusque tête-à-queue et s'enfuit, laissant un tas de crottes fumantes sur la Route 26. David sourit mais évita de rire ; il valait mieux, songea-t-il, ne pas tenter les dieux. Il se sentait à la fois effrayé et aussi parfaitement qu'absurde-ment décontracté. Il s'imagina changer son nom de David Sanderson en David Paniqueur. Un sacré nom, pour un banquier spécialiste en investissements.

Puis il rit tout de même un peu – impossible de s'en empêcher – et se tourna de nouveau vers Crowheart Springs. Cette fois, il marcha en regardant de temps en temps par-dessus son épaule et sur les bas-côtés, mais le loup ne réapparut pas.

Ce qui l'envahit, en revanche, fut la certitude qu'il allait entendre siffler le train spécial venu chercher les autres ; les éléments de leur train qui étaient encore sur les rails allaient être rangés sur une voie de garage et bientôt tous ceux qui attendaient à la gare auraient repris leur route – les Palmer, les Lander, Biggers le boiteux, la sautillante petite Pammy et les autres.

Oui, et alors ? Amtrak mettrait leurs bagages de côté à San Francisco ; on pouvait au moins être tranquille là-dessus. Willa et lui trouveraient la gare routière locale ; la Greyhound devait bien avoir découvert le Wyoming, non ?

Il tomba sur une cannette de bière et la chassa un temps à coups de pied devant lui. Elle finit par se déformer et alla atterrir dans les buissons. Il se demandait s'il allait la récupérer lorsqu'il entendit, faiblement, de la musique ; une ligne de basse et les sanglots de la pédale oua-oua d'une guitare électrique, son qui lui avait toujours fait l'effet de larmes de chrome. Même dans les airs joyeux.

Elle était là, écoutant la musique. Non pas parce que c'était l'endroit le plus proche où il y avait de la musique, mais parce que c'était le bon endroit. Il le savait. Il abandonna donc la cannette de Budweiser et repartit en direction de la pédale oua-oua, ses chaussures de marche soulevant des petits nuages de poussière qu'emportait le vent. Puis arriva le martèlement de la percussion, et il vit une flèche de néon rouge sous un panneau indiquant « 26 ». Et pourquoi pas ? C'était la Route 26, après

tout. Un nom parfaitement logique pour ce genre de boui-boui.

Il y avait deux parkings ; le premier, en dur, devant le bar, était rempli de voitures et de pick-up, la plupart américains et ayant au moins cinq ans. Le parking de gauche était en gravier. Là s'alignaient des rangées de poids lourds et de semi-remorques sous l'éclat blanc-bleu des lampes à arc de sodium. David entendait maintenant la ligne mélodique des guitares et il put lire sur la marquise : LES DÉRAILLEURS POUR UN SOIR SEULEMENT \$5 L'ENTRÉE.

*Les Déraillleurs*, pensa-t-il. Aucun doute, elle avait trouvé le bon groupe.

David avait un billet de cinq dans son portefeuille, mais l'entrée du 26 était déserte. En revanche, les couples de danseurs se bousculaient sur le parquet de danse, la plupart en jeans et bottes de cow-boy et se tenant par les fesses tandis que l'orchestre dévidait « Wasted Days and Wasted Nights ». C'était bruyant, lacrymal, et – pour autant que pouvait le dire David Sanderson – juste à la note près. Les odeurs de bière, de sueur et d'eau de toilette à quatre sous l'agressèrent comme un coup de poing sur le nez. Les rires, les conversations – y compris un hennissement animal venu de l'autre bout de la salle – étaient comme les sons qui reviennent dans ces rêves récurrents que l'on fait à certains moments critiques de sa vie : ne pas être prêt pour un examen, se trouver nu en public, tomber, se précipiter vers un quartier d'une ville étrange, certain que notre destin s'y jouera.